FRC 4 29705

Case
FRC
24631

DE L'INFLUENCE DES LETTRES DANS LES PROVINCES, *COMPARÉE* A LEUR INFLUENCE DANS LES CAPITALES;

Discours lu à la séance publique de l'Académie de Lyon, le 6 Décembre 1785, par M. ROLAND DE LAPLATIÈRE; *Membre de cette Académie.*

STUDIA ADOLESCENTIAM ALUNT, SENECTUTEM OBLECTANT, SECUNDAS RES ORNANT, ADVERSIS PERFUGIUM AC SOLATIUM PRÆBENT, DELECTANT DOMI, NON IMPEDIUNT FORIS, PERNOCTANT NOBISCUM, PEREGRINANTUR, RUSTICANTUR.

CICERO orat. p. Arch. c. 6.

THE NEWBERRY LIBRARY

DE L'INFLUENCE DES LETTRES DANS LES PROVINCES, *COMPARÉE* A LEUR INFLUENCE DANS LES CAPITALES.

MESSIEURS,

LIVRÉ, durant tant d'années, à des travaux ou des voyages, qui m'ont tenu loin de mon pays, je me retrouve au sein des miens & rapproché de vous, Messieurs. Après avoir parcouru, examiné la plupart des grandes villes de l'Europe, étudié leurs ressources & séjourné, avec délices, dans quelques-unes de celles qui peuvent intéresser autrement le cœur de l'homme sensible, je me sens porté à con-

ſidérer avec vous *l'influence des Lettres dans les provinces, comparée à leur influence dans les capitales.*

Peut-être, Meſſieurs, daigneriez-vous acceuillir le tribut de quelques-uns de mes ouvrages ſur les objets auxquels je me ſuis livré par état & par devoir. Le méchaniſme des arts utiles, & l'influence des manufactures, enviſagés comme l'une des cauſes de la population & le moteur du commerce, ſeroient dignes, ſans doute, de fixer vos regards; mais le fruit néceſſaire de beaucoup d'expériences & d'une grande contention, ſemble devoir être réſervé au ſilence du cabinet, ou à l'ardente activité des atteliers.

Également admis à partager les tréſors de Minerve & les faveurs des Muſes, vous recueillez de la même main les dons variés & précieux des talens & des lumières, de la ſcience auguſte & des arts aimables. Vous êtes une preuve, ſans ceſſe agiſſante, & de l'intimité de leur union & de la richeſſe de leur alliance. Malheur

à celui qui, oſant cultiver les arts ou les ſciences, pourroit en méconnoître les rapports ! Des connoiſſances arides, un goût peu délicat, ſeroient à jamais ſon partage.

Sans entrer ici dans la queſtion de l'influence des Lettres & des Arts ſur les mœurs, queſtion grande & devenue fameuſe ſous la plume du Socrate & , à-la-fois, du Platon de ce ſiècle : ſans examiner les divers ſyſtêmes, politiques & moraux, relatifs à cette influence, je m'arrête à l'époque où elle eſt un bien, & je conſidère les lieux où ce bien exiſte dans toute ſon énergie & avec le moins d'inconvéniens.

Tandis qu'au ſein des capitales, tous les moyens de conſidération, de plaiſir, de fortune & de diſtractions ſe trouvent réunis, que le champ le plus vaſte eſt ouvert à l'activité de l'ame, au développement de ſes facultés, les provinces languiſſent dans le petit nombre de reſſources que le commerce s'efforce de multi-

plier. Mais, pour l'homme honnête & délicat, pour le citoyen vertueux & paisible, ces reſſources ne peuvent être augmentées que par le goût des connoiſſances qui épurent les mœurs, ennobliſſent les loiſirs.

Les Lettres ſont donc *néceſſaires* dans les provinces ; elles y ſont *utiles* & même *agréables :* je vais expoſer les raiſons ſur leſquelles je me fonde, & tâcher d'établir l'une de ces vérités, qui me ſemblent tenir de près au bonheur.

Dans l'âge d'or, chanté par les poëtes, comme dans l'état de nature, décrit par les philoſophes, la ſimplicité des rapports, le petit nombre des beſoins laiſſoient l'homme, au ſein d'une ignorance paiſible, jouir des biens qui lui étoient départis. Au milieu de nos ſociétés, des relations multipliées, mille intérêts divers conſtituent une autre manière d'être ; les idées s'étendent, les facultés s'aiguiſent, l'opinion crée un nouveau monde, où l'infinie modification des objets ne peut ſe

comparer qu'à celle des ſentimens qui s'y développent. La ſphère de l'homme a pris une nouvelle extenſion : chaque individu, en naiſſant, ſe trouve aſſailli par cette foule de préjugés, de beſoins, dont l'activité dévorante agite & conſume enfin ſon exiſtence. La ſageſſe peut ſeule l'embellir, en maintenant l'équilibre entre toutes les paſſions : heureux fruit d'une réflexion profonde & d'un travail aſſidu, elle dirige nos organes, elle modifie nos ſens, elle détermine & fixe, à l'aide du *tempérament*, cet accord parfait d'où réſulte le bonheur. Il faut à l'illuſion même, qui ſupplée quelquefois la félicité plus durable, autant de moyens qu'à celle-ci, pour naître, & ſouvent plus d'efforts, pour ſe ſoutenir. Mais, vers quelque point que ſe porte l'activité de l'homme ſocial dans nos gouvernemens, les capitales lui offrent une immenſe carrière à parcourir.

A Paris, comme à Londres, quel grand & magnifique ſpectacle que le concours de tous les goûts, de tous les talens, de

toutes les ſciences! Là, ſe réunit tout ce que les détails ont de brillant, de gracieux, de ſéduiſant; tout ce qu'un enſemble peut offrir de riche & de pompeux. On y découvre encore des vertus; mais ces gouffres, terribles foyers des paſſions, où les hommes ſe précipitent à l'envi, offrent en même-temps tout ce qui peut réſulter de la perfectibilité de l'eſpèce & de ſon aviliſſement. Là, l'ambition s'exalte, ſe reproduit ſous toutes les formes, marche à ſon but par mille ſentiers; qu'elle ſoit généreuſe ou cruelle, l'honneur ou l'intrigue la ſeconde également; les belles actions, les grands talens, les crimes hardis, la ruſe oblique, obtiennent de ſemblables ſuccès; le héros & le fripon, l'ignorant & bas flatteur, ainſi que l'homme honnête, éclairé, s'y rencontrent au même rang.

Au défaut de moyens perſonnels, diſpenſateurs des dignités, des honneurs, de l'autorité même, l'argent conduit à tout, & tout peut devenir occaſion d'en gagner;

la fortune eſt en perſpective dans tous les états & à tous les yeux ; il n'eſt pas juſqu'à la vertu qui, paroiſſant une ſingularité, n'excite quelquefois ſes faveurs.

Sur la route de l'ambition, de l'intrigue & de l'opulence, les diſtractions du plaiſir amuſent les moins empreſſés, tandis qu'au temple des muſes, les tréſors du ſavoir attirent & fixent les ſages. Productions des talens, rafinement du luxe, tous les charmes de la nature & des arts ſe réuniſſent pour les plaiſirs de l'eſprit, la volupté des ſens, & les délices du goût.

Il eſt impoſſible d'exiſter dans ces vaſtes tourbillons ſans être emporté par leurs mouvemens rapides, ſans participer à l'influence de tout ce qui les compoſe ; & l'homme qui vit le plus ſolitairement dans une grande ville, eſt encore modifié par ce qui l'environne. Ses méditations prennent la teinte des objets qu'il voit chaque jour, & pour celui même qui ne ſeroit que ſpectateur, la variété des ſcènes

ne laiſſeroit jamais éprouver les dégoûts de la monotonie.

En province, le contraſte dans les choſes eſt auſſi frappant que la reſſemblance des individus eſt grande. L'homme moral y eſt le même que dans la capitale; la grande ſociété, la nature du gouvernement agiſſent ſur lui de la même manière; elles développent en lui les mêmes paſſions & lui inſpirent les mêmes préjugés; elles maîtriſent également ſon opinion & lui donnent les mêmes beſoins; mais il poſſède beaucoup moins de reſſources & de moyens. L'avancement auquel il peut prétendre, la gloire à laquelle il peut aſpirer, & la fortune qu'on ne ceſſe de deſirer, & les plaiſirs dont on ne ſe laſſe pas de jouir, tout eſt proportionné à la grandeur du théatre, toujours bien différent de celui de la capitale, dont l'étendue, la population, les nombreux établiſſemens, les relations avec l'univers, font le centre de la richeſſe, des lumières & des honneurs.

L'oiſiveté, ce fléau deſtructeur de tout ce qu'il y a de bon, d'honnête & d'aimable parmi les hommes, répand dans la province ſon ſouffle empeſté ; il y donne naiſſance à tous les vices ; il y aſſiège cette claſſe nombreuſe de perſonnes que l'aiſance met au-deſſus du travail ; il les abreuve d'ennui.

Un petit nombre d'objets, toujours les mêmes, ſe remontrant toujours ſous les mêmes faces, toujours aux mêmes lieux, affaiſſe l'imagination, entraîne le dégoût ; l'eſprit s'engourdit, les facultés s'empâtent, & le bonheur s'éteint ; car il réſide bien moins dans la poſſeſſion de telle choſe, que dans ce goût pur, ce ſentiment vif & délicat qui fait extraire de chacune ce qu'elle a de meilleur.

Dans cette eſpèce de diſette, l'homme eſt livré aux petites paſſions inquiètes, toujours dégradantes par leur action ſecrette & concentrée, ou il s'abandonne à l'apathie. Les lettres ſeules peuvent ranimer ſon exiſtence & la rendre de quelque

prix ; leur lumière consolante jette un jour doux sur la vie ; elle tempère les desirs en montrant la valeur réelle de toutes les choses ; elle réduit celle que leur donne l'opinion, & fait apprécier d'avantage celle qui vient de la nature. Les connoissances agréables exercent l'esprit, réveillent la sensibilité ; elles répandent sur les devoirs un nouveau charme, & rempliſſent heureusement les intervalles qui en suspendent l'exercice. Ces heures éternelles, qui pèsent sur les oisifs, s'envolent légérement avec l'aimable étude ; les facultés se régénèrent, l'homme s'améliore, son existence s'embellit.

Non-seulement l'étude est *nécessaire* en province pour nous arracher aux vices qui naissent de l'oisiveté, aux tourmens de l'ennui ; elle y est encore *utile* sous tous les rapports, & sans avoir les inconvéniens attachés à la culture des Lettres dans les capitales.

On ne peut se le dissimuler ; les connoissances gagnent au concours de ceux

qui les cultivent, & le progrès des unes eſt preſque toujours en proportion du nombre des autres. Ce n'eſt pas la multitude qui enfante les ſublimes théories des loix de l'univers, mais elle bat les ſentiers, ſi j'oſe ainſi m'exprimer; elle met ſur le chemin des grandes vérités; l'homme de génie eſt toujours porté par ſon ſiècle, & s'élève plus ou moins ſuivant le point d'où il eſt parti. Les Arts, plus encore que les Sciences, ſe fécondent en quelque ſorte, par le rapprochement de ceux qui les exercent. Il ſeroit rigoureuſement poſſible, que le travail d'un homme iſolé augmentât le domaine de quelque ſcience; de celles au moins dont les ſpéculations profondes peuvent hâter la marche & les ſuccès: mais, ſans les comparaiſons fréquentes, ſans l'émulation continuellement excitée, l'invention dans les Arts utiles, & la perfection dans les beaux Arts, ſeroient également rares & bornées. Les Lettres, elles-mêmes, ont beſoin du frein de la ſatyre, du flambeau de la cri-

tique, & la grande délicateſſe du goût, dans tous les genres, comme l'extrême politeſſe, de l'eſprit & des manières ne ſauroit être que le réſultat de ce concours preſqu'univerſel, dans lequel tous les caractères, toutes les formes, toutes les qualités ſe froiſſent réciproquement, s'adouciſſent & perdent de leur propre énergie, en prenant des teintes concordantes & uniformes.

Il faut auſſi le dire; dans ce même concours dont nous venons de voir les avantages, les prétentions qui ſe heurtent, les intérêts qui ſe croiſent, font naître l'ardente jalouſie, les haines ſecrettes & envenimées, l'intrigue, le charlataniſme, la vengeance, cette foule de paſſions obſcures & déchirantes qui naiſſent à l'ombre de la gloire, aſſiègent les talens, corrompent la multitude & parviennent même à diviſer, comme dans les guerres civiles, les chefs d'un mérite égal. La méfiance règne dans les cœurs; l'intérêt eſt le moteur unique; l'empire des

Sciences & des Lettres ne forme plus que deux classes, l'une d'hommes supérieurs qui se haïssent, l'autre des zoïles qui s'attachent à les décrier. Le public intermédiaire s'amuse de tous; &, s'il se choisit quelques idoles parmi les gens habiles ou les charlatans, son caprice les élève ou les abaisse à son gré, en se jouant de leur fortune, que la postérité seule peut fixer.

Dans cette multitude de personnes dont beaucoup ont droit à des distinctions, à des honneurs, à la fortune, par des talens de tous les genres, la tourbe de celles qui n'ont aucune espèce de mérite, imagina de le suppléer par la fortune même, qu'on peut acquérir sans lui. Dès-lors les richesses devinrent le signe représentatif des talens, du savoir & même de la vertu, comme l'or l'étoit des richesses. De là cette soif d'en acquérir à tout prix; de là le dernier degré de la corruption des mœurs, & l'avilissement de l'espèce humaine. Ainsi, la capitale, ce centre des lumières, des talens & des biens, est en

même-temps celui des vices qui enfantent les ſyſtêmes déſaſtreux, des maux phyſiques & moraux qui empoiſonnent l'exiſtence des hommes, & les précipitent vers leur deſtruction, en faiſant ſervir les talens mêmes à ſe tourmenter mutuellement, & à corrompre la ſource de toute félicité.

Eloigné, dans les provinces, des objets qui excitent le plus la cupidité, l'homme peut cultiver les lettres ſans être dominé par les paſſions que leur étude nourrit dans la capitale; il eſt difficile & rare que l'intérêt y ſouille la recherche des vérités, l'acquiſition des connoiſſances & le fruit des talens. Le ſavoir, plus modeſte, y jouit d'une réputation moins brillante, mais plus à lui; quelquefois le grand homme s'y prépare dans le ſilence, & ordinairement l'amateur y unit, avec plus de facilité, la culture des belles connoiſſances aux fonctions, nobles & reſpectables, de citoyen & de père de famille. Loin de cette foule d'objets, dont la ſeule préſence éveille les deſirs inquiets,

& plus rapproché du grand ſpectacle de la nature, dont rien n'affoiblit les impreſſions ; c'eſt-là qu'on peut jouir de cette tranquillité ſi chère aux Muſes, & conſerver la ſérénité d'ame, qui répand ſur les productions de l'eſprit ce charme touchant, cette fraîcheur & ce doux coloris qui les diſtinguent ſi heureuſement des fruits d'une imagination en délire, ou d'un travail forcé. Combien l'agitation d'un eſprit noirci dans l'intrigue, doit altérer la beauté des conceptions, la ſimplicité, l'unité des plans, la majeſté des *enſemble!* La corruption des mœurs attache ſon empreinte aux ouvrages enfantés dans ſon ſein; ſi, quelquefois, elle *avive* les couleurs, ſi elle ajoute à la fineſſe & ſemble augmenter les moyens de plaire & d'amuſer, c'eſt aux dépens de la force & de la nobleſſe qui enchantent, raviſſent, & du naturel plus gracieux encore que tous les preſtiges de l'art.

Placé entre les extrêmes, menacé des dangers de la flétriſſante oiſiveté, & invité

aux douceurs des lettres que doit favoriſer le loiſir même de la province, quel homme pourroit héſiter, ou plutôt ne pas choiſir avec tranſport! La douce & conſolante morale, la ſage philoſophie, la brillante nature, ſi riche, ſi variée, ſi touchante; l'art ſéduiſant de la peindre ſous tant d'aſpects, par tant de moyens divers; les beaux-arts, cet éternel enchantement de la terre, qui rendirent la Grèce ſi fameuſe & qui l'établirent maîtreſſe de l'univers; L'hiſtoire même de ces beaux temps, ſi féconde en traits magnanimes, en deſcriptions raviſſantes, en tranſports ſublimes, qui, de tant d'hommes, firent des héros & des demi-dieux, immortaliſèrent les bois, les rochers, les fontaines; par qui tout eſt vivant, animé, enchanteur: que de choſes ſe préſentent à l'homme pour lui plaire, pour charmer ſes ennuis, le ravir & le tranſporter! Jouiſſons de tous ces biens: que les ſociétés s'animent par les charmes réunis du ſavoir & des graces, & que leur délicieux empire ſoit par-tout ſubſtitué à la domination du ſombre ennui.

Il eſt un autre point de vue ſous lequel l'utilité des Lettres eſt peut-être plus ſenſible encore; c'eſt le ſecours dont elles ſont contre les chagrins qui viennent de l'injuſtice des hommes & des caprices du ſort. Je ne parle pas ſeulement de ces revers éclatants & rares qui ſemblent tenir à la grande proſpérité, ou ſuivre de près l'extrême ambition; mais juſques dans l'obſcurité de la vie privée; à l'abri de ces funeſtes orages qui frappent les têtes ſuperbes, quel eſt l'homme délicat qui n'eut jamais à ſe plaindre de ſes ſemblables? Quel eſt le cœur ſenſible qui trouva toujours dans la ſucceſſion des événemens, & dans les objets mêmes de ſes plus chères affections, cette juſtice relative, cette douce & ſûre correſpondance qui ſoutiennent & juſtifient l'eſpoir, qui rempliſſent nos vœux & nous comblent de ſatisfaction? Toujours la coupe du plaiſir recèle quelques amertumes; on diroit que la nature a craint, pour nous, le délire du bonheur, & qu'elle a

voulu le prévenir par des épines cachées ſur les routes les plus fleuries. Il eſt ſi vrai que la douleur ne ceſſe d'exercer ſur nous quelqu'empire, qu'il n'eſt perſonne ici, peut-être, qui ne donne en ce moment un ſoupir à ſes peines ſecrètes.

Mais auſſi, quel homme, livré à l'aimable étude, ne trouve dans l'exercice d'un eſprit & d'un goût cultivé, cette douceur & ces charmes qui ſuſpendent ou détruiſent le ſentiment des maux?

L'étude de la nature éléve l'ame par les vérités qu'on découvre en la contemplant; nous nous attendriſſons à la vue de ſes détails charmans & ſi bien appropriés à nos facultés, qu'ils animent & récréent; elle conſole & ravit par le ſentiment de cet ordre & de ces loix, auxquelles tout eſt ſoumis, & qui nous entraînent avec l'univers.

L'exercice des beaux-Arts régénère & enflamme l'imagination, épure & vivifie les ſens, multiplie les innocens plaiſirs & les ſpiritualiſe en quelque ſorte; il

amortit toutes les douleurs, & change celles qu'il ne peut anéantir en cette mélancolie touchante, chère aux ames ſenſibles qui ſavent l'unir même au bonheur.

Dioclétien ſe conſola de l'empire par les lettres; par elles, Cornélie avoit ſupporté la perte de ſes fils les Gracques. Preſque tous les grands-hommes qui demeurèrent maîtres d'employer pour eux ſeuls leurs dernières années, les conſacrèrent à la retraite & ne trouvèrent que dans le ſein des Muſes le repos & cette paix qu'on cherche encore après la gloire.

Mais, je m'arrête ſur l'un des avantages attachés aux Lettres par-tout où on les cultive, & j'oublie que c'eſt particulièrement de ceux qu'elles procurent ſans altération dans les provinces, que j'ai voulu m'occuper.

Nous l'avons vu, MM., ſi, d'une part, l'activité humaine trouve, dans les capitales, tous les alimens imaginables, ſi les facultés y reçoivent tout le déve-

loppement dont elles ſont ſuſceptibles, & que, de l'autre, les paſſions funeſtes au bonheur y acquièrent la plus terrible énergie; au moins de leur choc continuel naiſſent de grands talens, des connoiſſances profondes, de brillantes découvertes; enfin, des biens qui, pris en maſſe & conſidérés dans l'enſemble, paroiſſent établir une ſorte de compenſation.

Dans les provinces, l'homme abandonné à l'inaction, tombe dans les vices obſcurs, plus aviliſſans encore, parce qu'ils ſont ſans aucune ſorte de dédommagement, (s'il en eſt à la vertu!). Son cœur ſe flétrit ſans que ſes facultés ſe ſoient développées, & ſon eſprit & ſes mœurs s'abrutiſſent également.

L'étude des Lettres eſt le ſeul moyen d'échapper à la corruption; & les avantages qu'elles procurent ne ſont point accompagnés des dangers preſqu'inévitables, que nous avons vu la ſuivre ailleurs. Elle eſt donc ici *néceſſaire* & *utile*; j'ajoute qu'elle y eſt d'un *agrément* qui s'étend

ſur toutes les relations & qui ſe fait ſentir à tous les inſtans de la vie.

Juſtice & vérité ſont les premiers devoirs de l'homme ; humanité, patrie, ſont ſes premières affections : telle eſt la ſublime & touchante morale que mit ſouvent en action la brillante & heureuſe antiquité : telle eſt celle qu'un philoſophe républicain, de nos jours, nous a retracé avec toute la force de ſon éloquence. S'il eſt des circonſtances pour les peuples, comme il eſt des ſituations pour l'individu, qui ne laiſſent pas à notre ame toute la plénitude des affections dont elle eſt ſuſceptible, du moins peut-on toujours dire que, penſer juſte & bien agir ſont les deux regles auxquelles toute la morale ſe réduit ; de même que, connoître & aimer ſont les deux ſources de nos plaiſirs : le plus grand bonheur doit donc être pour celui qui ſait le plus, qui penſe le mieux & qui aime d'avantage.

L'étude concourt à nous le procurer,

ce bonheur, en augmentant le nombre de nos idées, en rectifiant nos jugemens, en multipliant nos reſſources. Elle eſt agréable pour l'individu conſidéré iſolément ; elle l'eſt pour les ſociétés, en général, qu'elle rend plus intéreſſantes; elle l'eſt dans la vie domeſtique, en reſſerrant les liaiſons, en y répandant mille charmes. L'ignorance eſt à l'eſprit, ce que l'aveuglement eſt au corps ; elle nous retient dans les ténèbres & nous met hors d'état d'agir. Le vif amour du bien ne ſauroit réſulter que de la vue diſtincte de ſon prix ; cette vue ſuppoſe un jugement éclairé & ſolide, l'habitude de réfléchir & le talent d'obſerver.

Parmi les nombreuſes relations de nos ſociétés, au milieu de tant d'intérêts qui s'excluent, de devoirs qui s'enchaînent, l'inſtinct du bon eſt toujours prêt d'errer, ſi la ſageſſe ne lui ſert de guide. Mais, j'oublie qu'il ne me reſte à parler que de l'agrément des lettres pour ceux qui les cultivent. Après avoir rap-

pellé de quelle néceſſité elles ſont à la vertu, voyons combien elles ſont utiles au plaiſir.

C'eſt le beſoin de réveiller, d'exercer en nous le ſentiment de notre exiſtence, qui nous fait toujours courir après des ſenſations nouvelles; c'eſt lui qui, luttant ſans ceſſe contre notre penchant au repos, nous jette dans le labyrinthe des affaires ou le cahos des diſtractions.

Delà, ce dégoût, trop ordinaire, des objets que l'habitude nous a rendu familiers; delà, ce tourment des déſœuvrés, des eſprits ſuperficiels & des ignorans, qui, ne ſachant rien voir que ſous une même face, n'ont jamais aſſez dequoi ſatisfaire leur inconſtante avidité. Les belles connoiſſances nous offrent un champ vaſte où l'inquiette imagination peut ſe repaître toujours; elles étendent l'empire du monde viſible, en nous attachant à chacune de ſes parties dont elles nous font admirer les détails; elles nous découvrent de nouveaux rapports qui fixent l'at-

tention, soutiennent le goût & nourrissent la sensibilité.

L'homme instruit n'est jamais seul. Les objets de ses goûts sont toujours à sa portée : son esprit les renferme en plus grande partie ; & la tranquille méditation les lui retrace dans la retraite la plus profonde. Chaque idée est un organe nouveau, un sens de plus pour l'esprit ; & la culture de celui-ci est, presque toujours, au profit du cœur. Les affections s'épurent par les lumières, & si l'intensité de nos affections n'appartient qu'à des causes sur lesquelles nous n'avons pas d'empire, du moins leur durée est-elle proportionnée à la nature, au nombre des motifs qui les font naître, & dont l'apperçu, comme la juste appréciation, tient au tact d'un esprit éclairé.

Il n'est pas douteux que les sociétés ne participent aux agrémens personnels de ceux qui les composent ; &, si on les trouve, pour la plupart, monotones & fastidieuses, c'est que le nombre dominant

des perſonnes qui ſe réuniſſent, ſans connoiſſances & ſans goût, eſt livré au beſoin du jeu, ce morne tyran des cercles, qui engourdit toutes les facultés aimables, n'excite que l'intérêt, éteint l'eſprit, avilit les ames. Des femmes, qui ne doivent jamais s'animer que du ſentiment; briller que par les graces; dominer que par la douceur, & plaire par la réunion de l'eſprit & de tous les attraits que leur prodigua la nature, ſemblent oublier ou mépriſer ſes dons. Fixées durant des heures, ſur des figures biſarres, on voit leurs traits s'altérer & porter la vile empreinte d'un intérêt ridicule ou bas, ou ſe contraindre ſous le maſque d'une fauſſe tranquilité. Un ſuperflu, que des mains généreuſes, ou un goût délicat ſauroit diſpenſer avec nobleſſe, ou employer avec agrément, ſe perd dans ces triſtes jeux dont la fureur annoncera toujours le dégoût d'être avec ſoi, l'inſuffiſance pour aucune ſorte de bien, la pauvreté de l'eſprit, le vuide de l'ame, & peut-être, une honteuſe avidité.

Le charme des connoiſſances s'étend ſur les procédés & les manières, comme ſur l'eſprit & la converſation; il ajoute à la délicateſſe du ſentiment des convenances; il perfectionne l'urbannité même: il n'eſt pas juſqu'au ton de la voix (dont la douce modification annonce les égards & peint l'eſprit, autant que la politeſſe même du langage,) il n'eſt pas juſqu'à ce ton qui ne ſe reſſente de la culture des Lettres. Elles ſont plus recommandables encore par les agrémens qu'elles répandent dans l'exercice de tous les devoirs & juſques dans l'intérieur de la vie domeſtique; agrémens auxquels on n'auroit plus rien à ajouter ſi le ſexe aimable qui ſait adoucir les maux de la vie, & par qui l'on en goûte tous les biens, vouloit les étendre encore en les partageant.

Environné, dans la capitale, des chefs-d'œuvres des Arts, des objets de toutes les connoiſſances & d'une foule d'hommes inſtruits, chacun peut prendre ſans travail des notions, des idées, & des goûts dont

l'application & la comparaiſon journalières augmentent la ſomme & donnent du corps à l'enſemble. Les femmes participent à ces avantages, que chacun ſe trouve intéreſſé à poſſéder. Comme on ſe rencontre ſans ſe connoître, & que le grand nombre des fortunes brillantes ôte les moyens de ſe diſtinguer par la dépenſe, il faut bien le faire par l'eſprit, par les manières, par quelque choſe de perſonnel. Il en réſulte ce vernis de politeſſe, cette légèreté de converſation, cette fleur d'eſprit, tous fruits & ſignes d'une grande concurrence & d'une ſociété, pour ainſi dire, univerſelle. Mais auſſi, comme on ne fait que ſe meſurer ſans avoir le temps de s'approfondir, il ſuit que les connoiſſances ne ſont ſouvent qu'en ſurface, chez ceux mêmes qui devroient en avoir de très-ſolides, & qu'on ſe contente d'une apparence dont on peut ſe payer réciproquement. En province, où l'on a moins de moyens communs de s'éclairer ſuperficiellement;

où l'on ſe connoît d'avantage ; où l'on s'apprécie mieux, on s'obſerve moins, parce qu'on ne ſauroit en impoſer ; & cette négligence produit la différence de ton & de manières qu'on a peut-être exagéré. Les comparaiſons de fortune, & de tout ce qui, annonçant l'opulence, donne ſur le vulgaire un faux air de ſupériorité, ces comparaiſons, dis-je, ſont plus aiſées & deviennent plus communément l'objet auquel s'attachent les femmes. Combien n'auroient-elles pas à gagner, ſi elles vouloient rechercher les avantages qui naiſſent de la culture des Lettres? Le premier triomphe du ſexe lui fut, ſans doute, acquis par les graces ; mais les graces, elles-mêmes, ne doivent la durée de leur empire qu'au ſentiment qui les anime, à l'eſprit qui les vivifie, & aux talens qui les perpétuent. Qui pourroit ſe diſſimuler la deſtination des femmes? C'eſt à elles qu'il appartient de diſpenſer le bonheur ! Soit que nous parcourions les différens âges de l'Hiſtoire, ou les diverſes

contrées du globe, nous verrons l'état des femmes chez un peuple déterminer ce qu'il faut penser de ce peuple & de ses mœurs. Celles-ci furent toujours bonnes là où les femmes furent respectées. Chez les Germains, jouissant d'une considération distinguée, acquise par la plus grande fidélité à leurs devoirs, elles entretenoient cette loyauté, cette franchise, compagnes de l'honneur & de la simplicité, qui méritèrent d'être peintes par Tacite, & admirées de la postérité. Leur esclavage dans plusieurs gouvernements anciens, est une ombre à l'éclatante sagesse que quelques-uns d'eux manifestèrent sur d'autres objets. On sent toute l'horreur de cet abus du pouvoir, par celui qu'il entraîne quelquefois à sa suite, & qui n'outrage pas moins la nature; je veux parler de cette mutilation affreuse, imaginée par-tout où la polygamie jalouse, exigeoit des gardiens sévères en qui l'on ne pût craindre des rivaux. Auroit-on à reprocher l'atrocité de l'infanticide, à

une nation trop louée, ſans doute, ſi les femmes n'y vivoient pas ſous une tyrannie cruelle? chez ces Chinois, ſi vantés, l'intérêt le plus vil immole, chaque jour, de tendres victimes dont les cris feroient ailleurs frémir la nature : mais, comment ſa voix touchante pourroit-elle ſe faire entendre dans un pays où ſes premières interpretes ſont réduites au ſilence, & languiſſent dans la captivité? Si l'empire, établi par le légiſlateur conquérant, ne préſente pas les mêmes abominations, qu'elle indigence s'y fait ſentir! Par-tout où les femmes, reléguées dans des ſérails, traînent, accablées de fers, leur fugitive exiſtence, la rouille de la barbarie couvre leurs maîtres orgueilleux & les flétrit enſemble.

Le ſentiment eſt, dans le moral, ce que le mouvement eſt dans le phyſique; ſans lui, tout s'affaiſſe & ſe détruit. Deſtinées à le développer, à le conduire, les femmes n'ont reçu, pour cet effet, que ce ſentiment même dans un dégré ſupérieur,

rieur, & tous leurs ſoins doivent tendre à les diriger vers ſon but légitime, l'ordre & la félicité. Mais, encenſées parmi nous, comme on encenſe les princes, elles partagent avec eux, le malheur d'avoir des flatteurs en grand nombre, & d'être ſouvent ſans amis. Des éloges donnés à des riens agréables fixent ſur ces riens toute leur attention, & les trompent ſur la valeur réelle des choſes. Occuppées ſans ceſſe à s'attirer ces éloges par les petits agrémens qui les leur ont valu, leurs vues ſe rétréciſſent; l'illuſion de la vanité reſſerre & déſſéche, en quelque ſorte, leur ſenſibilité, ou la diſperſe ſur mille objets indignes d'elle. Guidées par le caprice, maîtriſées par les ſens, flattées dans la jeuneſſe, oubliées un peu plus tard, les femmes ont quelque reſſemblance avec ces idoles auxquelles un peuple ſuperſtitieux rend des hommages lorſqu'il en attend des bienfaits, & qu'il néglige ou châtie dans ſa mauvaiſe fortune.

Une autre éducation rendroit les fem-

mes à leur gloire & à notre bonheur ; & jamais, dans nos mœurs, cette éducation ne ſera bonne ſans la culture des goûts heureux, ſans les connoiſſances aimables qui les préſervent des écarts de la folie, ou les arrachent au néant de l'inutilité.

C'eſt parce que la diſſipation les entraîne, que la frivolité les ſéduit, que l'éclat leur en impoſe ; qu'il eſt ſi difficile de leur donner ce ſens droit, ce goût du vrai, ces idées ſaines qui les rendent à la fois l'objet de nos reſpects & de notre amour, & qu'elles ne ſauroient acquérir au milieu d'un monde où elles ſont trop tôt répandues. Au ſein de ſa propre famille, on ne peut ſe propoſer d'autre but que de ſe faire chérir par les qualités qui rendent vraiment recommandable ; l'eſtime des petites choſes, la recherche des diſtinctions vaines, n'exiſtent guères que dans ces ſociétés ſuperficielles où chacun apporte des prétentions, ſans mérite pour les ſoutenir.

Nous ne ſommes plus au temps où l'on imaginoit que l'ignorance des femmes étoit le gardien de leur vertu, le garant de leur ſageſſe; quand les mœurs générales ne ſont pas auſtères, & qu'une nation eſt éclairée, il faut une force ſupérieure pour réſiſter au torrent de l'exemple, & des connoiſſances raiſonnées pour adopter les meilleurs principes. S'il eſt vrai, d'ailleurs, comme on l'a tant répété, que, par leur conſtitution même, les femmes ne ſauroient jamais être dans un état d'indifférence, qu'elles ſont néceſſitées à aimer ou haïr, néceſſité d'après laquelle on a expliqué pourquoi, de toutes les ſectes des philoſophes, celle des Stoïciens eſt la ſeule où l'on n'ait pas cité de femmes; s'il eſt vrai, dis-je, que la vivacité de leurs affections les entraine toujours & les égare ſouvent, combien n'eſt-il pas utile de modifier leur trempe, de diriger leurs inclinations, par l'influence des lumières, les reſſources des talens & les attraits du goût?

Mais, ſans parler ici de ces vertus nobles & conſtantes, établies ſur l'enthouſiaſme des plus auguſtes devoirs ; ſans peindre ces ames ſublimes & rares où l'énergie du ſentiment, les lumières de la ſageſſe, s'uniſſent ſi heureuſement à la douceur enchantereſſe d'un caractère égal & liant, & ſe voilent d'une modeſtie plus admirable encore, combien le charme du ſavoir & le goût des beaux-Arts ajoutent aux affections tendres, aux paſſions innocentes, aux liaiſons intimes qui font les délices de la vie !

Ton ſavoir & tes graces, malheureuſe & trop tendre Sapho, ont triomphé du ſentiment même qui a pu te conduire à des écarts : ils couvrent tes erreurs & ne font ſouvenir que de tes talens.

Vous, ſavante *Théano*, qui fûtes louée des ſages & dont la Grèce s'honora, femme de l'immortel Pythagore, devenue célèbre comme lui par vos vertus & vos connoiſſances, quelle douceur ne répandites-vous pas ſur les jours de ce grand-

homme? vous en fites le bonheur, vous eûtes des enfans qui vous reſſemblèrent, & après avoir été la gloire de votre ſexe, vous lui êtes demeuré en exemple dans la poſtérité. On a pu dire de *Mya*, l'une des filles de *Théano*, « jeune elle inſtruiſoit » les filles; mariée, elle inſtruiſoit les femmes. » La ſage *Damo*, ſa ſœur, mérita que ſon père lui confiât ſes ouvrages & les ſecrets de ſa philoſophie, avec défenſe de les révéler à des étrangers.

Quoi de plus touchant parmi les hommes que le ſpectacle de la vie domeſtique rendue heureuſe par l'étroite union des chefs que les mêmes penchans, la même ſageſſe font agir de concert? Ils ajoutent ſans ceſſe à leur eſtime réciproque par l'exercice de la plus grande équité, par la pureté des ſentimens, la délicateſſe des procédés, les douceurs de la confiance, les égards de l'attachement, les actes de la généroſité. Le bonheur qu'ils diſpenſent ſur tout ce qui les environne, réagit ſur eux & s'augmente de tout le

bien qu'ils ont fait. Lorſque la ſucceſſion des ans amène la foibleſſe & la caducité, le ſouvenir & l'eſpérance, ſi conſolans & ſi flatteurs pour les gens de bien, adouciſſent la pente qui les conduit au tombeau. C'eſt aux pères de famille qu'il appartient de vieillir ſans chagrin : la préſence d'une épouſe chérie diſſipe les nuages qui s'élèvent au ſoir de leurs jours : la douce habitude répare les pertes & tient la place des plaiſirs qui ne ſont plus : ils regagnent chaque jour dans leurs enfans ce que chaque jour enlève à eux-mêmes : cette aimable jeuneſſe, qui leur doit la vie, jette des fleurs ſur leurs pas ; leurs mains débiles s'appuyent avec complaiſance ſur ces arbres vigoureux qui s'élèvent à leurs côtés ; & le ſourire paroît ſur leurs lèvres, comme ces derniers rayons du ſoleil qui fait briller encore des plus vives couleurs l'hémiſphère d'où il va diſparoître.

Mais les délices de l'union la plus chère aux mortels, comme les tranſports

de la paternité, tiennent aux vertus d'une épouse sage, sensible, modeste, d'une mère tendre & éclairée.

C'étoit avec l'émotion d'un cœur droit, d'une ame honnête, dans l'effusion d'une douce sensibilité & de la plus profonde reconnoissance, que l'empereur *Marc-Aurèle*, le modèle des princes, avouoit avoir appris de sa mère à être religieux, libéral & retenu. *Arète*, fille d'Aristippe, instruisoit elle-même son fils, qui en prit le nom *d'enseigné par sa mère*; c'est ainsi que les Grecs, si justes appréciateurs du bon en tout genre, savoient fixer d'une manière touchante la mémoire des grandes vertus & des belles actions. A leur imitation, l'aimable *Novelle* fut ainsi illustrée par son tendre père qu'elle charmoit par sa douceur & son savoir, qu'elle aidoit dans ses travaux, & qui donna son nom à l'un de ses ouvrages sur les loix.

Il n'est pas de liens, de titres, de rapports dans la société, qu'une femme ne puisse resserrer, embellir, augmenter,

ainſi qu'il n'eſt point d'état & d'âge que les vertus unies aux talens & aux graces, ne rendent intéreſſans & reſpectables.

La vieilleſſe inſtruite eſt douce & touchante ; elle eſt l'image de la divinité ſur la terre ; elle imprime la vénération & l'amour, tandis que le vieillard chagrin, couvert des traces hideuſes des petites paſſions, de la frivolité, de l'ignorance où ſe ſont conſumés ſes jours, rebute à ſon ſeul aſpect, fatigue par ſa préſence, & ſemble accabler la terre indignée de ſon poids inutile. Détournons nos yeux & reportons-les ſur ces feuillets de l'Hiſtoire où tant de femmes illuſtres ſont citées. Sans parler de cette *Athénaïs*, fille d'un ſimple rhéteur, & plus connue ſous le nom d'*Eudoxie*, qu'elle porta ſur le trône où la firent monter ſa profonde philoſophie & ſa brillante littérature ; ſans rappeller cette étonnante *Jeanne Gray*, à qui le ſavoir & la ſageſſe acquiſe par l'étude, firent recevoir avec tant de répugnance la couronne d'Angleterre, qu'elle quitta avec

nobleſſe, pour mourir avec dignité, (& dont on a dit qu'aucun homme dans la maturité de l'âge ne montra plus de ſentiment, de juſtice, de force & d'intrépidité, que cette princeſſe infortunée en fit paroître à ſeize ans), combien, dans notre nation, de femmes diſtinguées par leurs connoiſſances, leurs talens, le charme de leur eſprit, firent les délices de leur famille, l'honneur des ſociétés & la gloire de leur ſexe?

Les *Sévigné*, les *Lafayette* & tant d'autres ſurent unir à l'urbanité des cours, celle des Lettres plus aimables encore; elles prêterent à la ſageſſe les graces du ſentiment, qui brillent avec tant d'éclat dans leurs charmans écrits.

Célèbre *Dacier*, fille chérie, ſage épouſe, mère ſi tendre, dont le ſavoir égala les vertus; & vous, touchante *Deſhoulières*, dont la douce philoſophie & les ſoins maternels nous attendriſſent encore; ſoyez à jamais en exemple de tout

ce que les lettres peuvent faire gagner aux mœurs !

Je ſens, MM., que je me laiſſe entraîner au-delà de mon ſujet. Mais, pouvois-je traiter du bonheur, de ce qui en dépend & de ce qui doit y concourir, ſans appeller les femmes à le partager & à l'augmenter !

Heureux, ſi par ce coup-d'œil rapide ſur la *néceſſité, l'utilité, l'agrément* de la culture des lettres dans les provinces, j'avois ranimé le zèle de quelques perſonnes pour en propager le goût ; heureux ſi, du moins, j'avois fixé agréablement l'attention de celles qui en connoiſſent tout le prix ! Que n'ai-je le talent de joindre à la force des raiſons, le brillant de ce coloris qui leur donne tant de charmes ! J'aurois pu augmenter le nombre des amateurs des belles connoiſſances ; & cet eſpoir répandroit au terme de ma courſe une lueur conſolante, ſemblable à celle du

soir d'un beau jour qui éclaire & guide doucement encore les derniers pas du voyageur.

FIN.